



Dans le cadre de l'exposition temporaire  
« Vies d'exil. 1954-1962. Des Algériens en France pendant la guerre d'Algérie »

Rencontre avec quatre écrivains

*Jean El Mouhoub Amrouche*  
*Mohammed Dib*  
*Kateb Yacine*  
*Assia Djebar*

Trente ans seulement séparent la naissance de Jean Amrouche (1906) de celle d'Assia Djebar (1936). Une même génération d'écrivains algériens confrontée à la colonisation et à la guerre d'indépendance, chacun selon son origine familiale, culturelle ou religieuse. Tous se sont engagés, tous ont connu l'exil en France et parfois ailleurs, tous ont exprimé un questionnement politique et artistique, décryptant leur appartenance identitaire et leur pratique de la langue d'écriture.

# Jean El Mouhoub Amrouche

1906-1962

Né en 1906 à Ighil Ali, en Algérie, dans une famille kabyle de la vallée de la Soummam, Jean El Mouhoub Amrouche a passé sa jeunesse à Tunis. Sa famille s'est convertie au catholicisme et a adopté la langue française, langue qui sera celle du poète. Après des études supérieures en France, il est professeur de Lettres dans divers lycées de Tunisie et d'Algérie. Au milieu des années 1930, il publie ses premiers poèmes. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il rencontre André Gide à Tunis et rejoint les milieux gaullistes à Alger. Il réalise des émissions littéraires à la radio, à Tunis, Alger puis Paris (entre 1944 et 1958) et s'entretient avec les grandes figures de la littérature et de la philosophie de son temps (François Mauriac, André Gide, Paul Claudel, Giuseppe Ungaretti...). Militant de l'indépendance algérienne, il participe le 27 janvier 1956 à Paris au meeting organisé par le comité des intellectuels contre la poursuite de la guerre en Algérie. En raison de ses positions, le dialogue est rompu avec Albert Camus qui le traite de « dangereux sophiste ». Il est chassé de Radio France par Michel Debré alors qu'il sert d'intermédiaire entre les instances du F.L.N. algérien et le général de Gaulle dont il est un interlocuteur privilégié. Il continue son activité à la radio suisse de 1958 à 1961. Jean El Mouhoub Amrouche est mort en 1962, quelques semaines avant les accords d'Évian.

## ▪ Jean El Mouhoub Amrouche au carrefour des cultures

**Pour Najet Khadda, universitaire et critique littéraire, la poésie de Jean Amrouche est** « rattachée à l'enfance, à la Kabylie non pas comme territoire géographique mais comme territoire culturel, à la Kabylie des chants berbères séculaires, véhiculés par sa mère, à la Kabylie comme culture, c'est-à-dire à la fois comme forme de rapports à la langue avec une sensualité qui est propre à la langue berbère et qu'il transporte dans la langue française et avec aussi un décryptage du monde, un découpage du monde, qui est à la jonction de deux langues, qui n'est pas totalement français. » Kabyle, Algérien, chrétien, Français... le poète nourrit toute son oeuvre de la quête mystique d'une fusion entre les deux cultures qui fondent son être. Il y exprime la déchirure de l'exil.

## Étoile secrète

Le recueil *Étoile secrète* fut publié en 1937. « *Cendres* avait rencontré un public de qualité, de Gide à Audisio, de Mauriac à Guibert. C'était presque inespéré : preuve était faite que l'« indigène » pouvait rivaliser de talent et de maîtrise dans le maniement de la langue de l'occupant » remarque Ammar Hamdani dans sa préface de 1982, ajoutant : « L'inspiration où baignent les poèmes d'*Étoile secrète* est assurément d'origine chrétienne, ainsi que l'a montré Jean Dejeux dans sa subtile étude sur *le sentiment religieux chez Jean Amrouche*. Cependant, observe Dejeux, si son vocabulaire fut biblique et chrétien, « on pressent que notre poète se situe à un carrefour de routes où rythmes ancestraux de la terre natale, réminiscences islamiques de la culture ambiante se croisent avec un drame chrétien et une foi chrétienne ». Le titre du recueil l'indique : « L'Étoile n'est pas que de Bethléem ; elle est aussi symbole algérien par excellence. », un symbole qui sera essentiel dans l'œuvre de Kateb Yacine, grand admirateur de Jean El Mouhoub Amrouche.

## Note

Mes paroles émergent en moi  
Comme des bulles irisées  
Qui vont mourir sur les eaux tristes

Je n'ai rien dit qui fût à moi,  
Je n'ai rien dit qui fût de moi,  
Ah ! dites-moi l'origine  
Des paroles qui chantent en moi !

Je n'ai pu créer des images  
Ni charger les mots de magie,  
Quelle main unissait les choses  
Dans le néant de ma mémoire,  
Les faisant éclater soudain  
Dans le fruit d'un amour étrange ?

Est-ce la main d'un Ange, en moi présente et absente ?  
Est-ce la main d'un Dieu veillant au-delà de moi-même ?  
Qui me dira le destin de ces paroles d'inconnu ?  
De quoi sont-elle messagères ?  
De qui suis-je le messager ?

L'Harmattan, coll « Écritures arabes », 2000

## Chants berbères de Kabylie

Ayant collecté ces chants berbères de Kabylie, chantés par sa mère\* en langue d'origine, Jean El Mouhoub Amrouche, les fixe par écrit, les traduit en français pour leur parution en 1938. En 1987, ils retrouveront leur version originale dans une publication posthume bilingue qui porte le même titre. À propos de la langue, Jean El Mouhoub Amrouche, écrivain d'expression française, remarque, lors d'une conférence en 1958 : « Un ami, qui est dans cette salle, m'avait dit récemment une parole bouleversante, que je tiens pour un don sans prix, car elle éclaire ce que je ne sais pas bien dire : « je ne peux pleurer qu'en kabyle ». Cela veut dire qu'il y a pour chacun de nous un langage des langages, qui seul fait pleurer notre âme, qui est seul, pour nous, ce langage de l'âme pour l'âme dont parlait Rimbaud ».

\* Fadma Aït Mansur convertie jeune au christianisme, ayant vécu quarante ans en Tunisie, et qui se définit elle-même comme celle qui est « toujours restée « la Kabyle », celle qui « jamais, ne s'est sentie chez elle nulle part. » Taos Amrouche, sœur de Jean deviendra l'interprète magnifique de ces chants amazigh hérités de sa mère.

Chant 13 dans le chapitre « **Chants d'amour** »

Qui t'a dit, mon frère, de suivre  
Les émigrants dans leur exil ?  
Ton absence me paraît si longue !  
Tu m'as laissée toute seule dans mon lit.

Si j'eusse été vieille et froide,  
Du démon je me serais moquée,  
Autour de moi il n'eût pas rôdé !

Mais je sors à peine de l'enfance,  
Depuis deux mois admire au jeûne.  
Et mes fruits vont déjà mûrissant.

L'Harmattan, 1988

## ▪ Jean Amrouche et la question de l'indépendance algérienne

Partisan jusqu'alors d'une politique de l'assimilation, Jean Amrouche rompt avec elle au lendemain des massacres de Sétif, Guelma et Kherrata, déclenchés le 8 mai 1945. Floué dans son admiration pour la France, dénonçant les ravages de la force coloniale, criant l'humiliation et l'injustice faites aux Algériens, il prend position, sert d'intermédiaire entre les instances du FLN et le général de Gaulle et milite pour une Algérie indépendante. Dans nombre d'interventions et d'écrits, il clame et définit sa position.

Kabyle de père et de mère, profondément attaché à mon pays natal, un hasard de l'histoire m'a fait élever dans la religion catholique et m'a donné la langue française comme langue maternelle. Je suis écrivain français. Je représente donc, à un haut degré de perfection, l'indigène assimilé. Mais je ne suis pas, je ne suis plus, et depuis longtemps partisan de l'assimilation. Pourquoi ? La tragédie algérienne ne se joue pas pour moi sur une scène extérieure. Le champ de bataille est en moi : nulle parcelle de mon esprit et de mon âme qui n'appartienne aux deux camps qui s'entretuent. Je suis algérien, je crois être pleinement français. La France est l'esprit de mon âme, mais l'Algérie est l'âme de cet esprit.

*Quelques raisons de la révolte algérienne, Économie et humanisme, mars-avril 1956.*

En 1958, Jean El Mouhoub Amrouche déclare à Rabat :

Je suis Algérien, c'est un fait de nature. Je me suis toujours senti Algérien. Cela ne veut pas seulement dire que je suis né en Algérie, sur le versant sud de la Vallée de la Soummam, en Kabylie, et qu'un certain paysage est plus émouvant, plus parlant, pour moi, que tout autre, fût-il le plus beau du monde. Qu'en ce lieu j'ai reçu les empreintes primordiales et entendu pour la première fois une mélodie du langage humain qui constitue dans les profondeurs de la mémoire l'archétype de toute musique, de ce que l'Espagne nomme admirablement le chant profond. Cela et bien plus; l'appartenance "ontologique" à un peuple, une communion, une solidarité étroite de destin, et par conséquent une participation totale, à ses épreuves, à sa misère, à son humiliation, à sa gloire secrète d'abord, manifeste ensuite; à ses espoirs, à sa volonté de survivre comme peuple et de renaître comme nation.

J'étais, je suis de ce peuple, comme il est le mien.

Jean Amrouche, *Un Algérien s'adresse aux Français ou l'histoire d'Algérie par les textes (1943-1961)* »  
Edition établie par Tassadit Yacine, Awal-L'Harmattan, 1991,

## Le combat algérien

(1958)

À l'homme le plus pauvre  
à celui qui va demi nu sous le soleil dans le vent  
la pluie ou la neige  
à celui qui depuis sa naissance n'a jamais eu le  
ventre plein  
On ne peut cependant ôter ni son nom  
ni la chanson de sa langue natale  
ni ses souvenirs ni ses rêves  
On ne peut l'arracher à sa patrie ni lui arracher sa  
patrie.  
Pauvre affamé nu il est riche malgré tout de son nom  
d'une patrie terrestre son domaine  
et d'un trésor de fables et d'images que la langue  
des aïeux porte en son flux comme un fleuve porte  
la vie.

Aux Algériens on a tout pris  
la patrie avec le nom  
le langage avec les divines sentences  
de sagesse qui règlent la marche de l'homme  
depuis le berceau  
jusqu'à la tombe  
la terre avec les blés les sources avec les jardins  
le pain de bouche et le pain de l'âme  
l'honneur  
la grâce de vivre comme enfant de Dieu frère des  
hommes  
sous le soleil dans le vent la pluie et la neige.

On a jeté les Algériens hors de toute patrie humaine  
on les a fait orphelins  
on les a fait prisonniers d'un présent sans mémoire  
et sans avenir  
les exilant parmi leurs tombes de la terre des  
ancêtres de leur histoire de leur langage et de la  
liberté. [...]

(début du poème)

*Poèmes algériens, espoir et parole*, recueillis par Denise Barrat, Seghers, 1963

« Jean Amrouche était berbère et français catholique. Il était né en Algérie. Il incarna la guerre atroce et nécessaire, guerre jamais finie, guerre de tous les jours. C'était Jean l'Africain, à jamais, sans répit, toujours entre deux mondes. »

Kateb Yacine

# Mohammed Dib

1920-2003

Mohammed Dib est né le 21 juillet 1920 à Tlemcen en Algérie, dans une famille de classe moyenne. Après des études à Tlemcen et à Oujda au Maroc, il devient instituteur, avant d'exercer différents métiers. En 1948, il fait un premier séjour en France. Devenu journaliste au quotidien progressiste « Alger républicain », il côtoie entre autres Albert Camus, Jean Cayrol et Jean Sénac, et publie, de 1950 à 1952, des reportages et des textes engagés. Dans la trilogie Algérie : *La Grande Maison* (1952), *L'Incendie* (1954) et *Le Métier à tisser* (1957), il décrit la pauvreté urbaine et rurale, les grèves des ouvriers agricoles en situation coloniale, la montée des revendications indépendantistes. En raison de ses activités militantes, il est expulsé d'Algérie en 1959 par les autorités coloniales, et s'installe à Mougins, dans les Alpes Maritimes. Cette époque marque un tournant dans son écriture, comme en témoigne la parution en 1962 de *Qui se souvient de la mer ?*, roman fantastique et allégorique sur la guerre d'indépendance. Installé dans la région parisienne à partir de 1964, Mohammed Dib poursuit son oeuvre, avec l'écriture de poèmes, ou de romans, dont l'action se situe en France ou en Finlande, pays où il se rend à plusieurs reprises. Le thème de l'exil et du couple mixte est au coeur de son roman *L'Infante maure*, paru en 1994. Mohammed Dib meurt le 2 mai 2003, près de Paris.

## ▪ Écriture et engagement

Mohammed Dib est considéré comme l'un des pères fondateurs de la littérature algérienne. Il a beaucoup écrit : articles de presse, poésies, romans, nouvelles... Parfois réduit à une pratique réaliste « à la française », il a pourtant expérimenté d'autres formes d'écriture : fantastiques, symboliques, mythologiques, hermétiques... Ses œuvres les plus célèbres expriment son engagement politique et humaniste contre le processus de colonisation et la violence de l'État français. L'écrivain a une mission : « Il nous semble qu'un contrat nous lie à notre peuple. Nous pourrions nous intituler ses « écrivains publics ». C'est vers lui que nous nous tournons d'abord. Nous cherchons à en saisir les structures et les situations particulières », déclare-t-il dans *Témoignage Chrétien* en février 1958. Lorsque *Un Été africain*, qui aborde la guerre d'indépendance, paraît, Mohammed Dib est expulsé d'Algérie en 1959 par la police coloniale en raison de ses activités militantes. André Malraux, Albert Camus, Jean Cayrol interviennent pour qu'il puisse s'installer en France.

## L'Incendie

*L'Incendie*, paru en 1954, est le deuxième roman de la trilogie « Algérie ». En 1939, dans un hameau près de Tlemcen, les fellahs se mettent en grève contre les propriétaires colons. En représailles, un incendie éclate dans les habitations du village. L'auteur dénonce sur le mode réaliste la condition des paysans expropriés de leurs terres et les fractures sociales entre journaliers, petits propriétaires indigènes et colons des grands domaines. Une prise de conscience et une mobilisation qui préfigurent l'embrasement à venir.

Un conciliabule a lieu dans le village de Bni Boublen entre fellahs après l'arrestation de deux d'entre eux pour fait de

grève. Tandis que Mamar el-Hadi prêche la modération, voire la soumission, le vieux Ba Dedouche s'insurge contre l'exploitation coloniale et son cortège de représentations.

- Qu'on aille dire : le fellah ? Un fieffé paresseux ; pour travailler un jour, il lui en faut dix de repos, et s'il a gagné de quoi subsister trois jours, il cessera de travailler ; et tout ce temps-là, il fera le lézard. Le fellah sent mauvais. Le fellah n'est qu'une bête. Le fellah est grossier. Le fellah est ceci, et il est encore cela... voilà ! Et le fellah, on vous l'expliquera bien, est satisfait de son sort. Lui proposeriez-vous de changer sa vie contre une autre, claire et heureuse, où il sera un homme considéré ?... Il refusera. Tel il est, tel le fellah restera ! D'ailleurs, ce que vous lui donnerez de beau, il le dégradera tout de suite à son image, incapable qu'il est de s'élever au-dessus de sa condition ! Mais le malheur, c'est que ceux qui parlent ainsi ne nous laissent jamais essayer de cette belle vie. Eux-mêmes prospèrent sur nous comme de la vermine. C'est la véritable raison. Si notre pain est noir, si notre vie est noire, ce sont eux qui nous les font ainsi. Mais cette vermine a de hautes pensées. Je suppose qu'elle se ressemble dans tous les pays du monde. Partout où il y a des fellahs qui font fructifier la terre, elle doit dire : le fellah est content de son sort ! Est-ce que nous sommes une nation à part, une race à part ? C'est ce qu'il faudrait savoir. Si oui, il ne reste plus qu'à admettre : tel est le sort du fellah. Toute sa vie, il vivra sur la même terre, le même ciel l'encerclera, les mêmes montagnes enfermeront son activité. Le domaine du colon formera une barrière sans issue autour de lui ; et la même misère, les mêmes pluies, la même chaleur torride, les mêmes angoisses, seront son partage, le lot hérité de ses pères, contre quoi le travail honnête, dût-il se tuer à la tâche, ne servira jamais à rien. Les injustices deviendront aussi naturelles que la pluie, le vent ou le soleil.

La voix de Ba Dedouche le viejo avait fini par prendre de sombres éclats. Les propos du vieux furent accueillis par un mutisme général. Mais que se passait-il donc ?... Ah, Mamar el-Hadi ! Celui-ci murmura :

- Vous pourriez croire que je me permets de vous manquer, mais ce n'est pas du tout ça. Ce n'est pas vrai. Vous voudrez bien m'excuser...

Il n'en dit pas davantage, et il s'éloigna.

[...]

L'ordre de grève vola à travers la campagne. À Mansourah, Ymama, Bréa, Saf-Saf, et dans toute la région, les ouvriers agricoles avaient décidé d'arrêter le travail. De place en place, des groupes discutaient.

Aussitôt, gendarmes et policiers se mirent à patrouiller dans les champs.

- Il faut se défendre maintenant, dit un colon aux gendarmes.

Le jeune Charef Mohammed fut matraqué à la ferme Marcus. Le crâne ouvert, du sang répandu sur le visage et les habits, il fut rapidement transporté et caché dans une cabane de fellahs. Quatre autres furent conduits en prison. Le colon Marcus fit travailler ses ouvriers, le revolver au poing.

À la fin de la première journée, vers cinq heures de l'après-midi, une grande assemblée se tint en bordure de la route nationale : plus de cinq cents fellahs étaient présents. Plusieurs d'entre eux prirent la parole et affirmèrent, avec l'approbation de tous, qu'ils continueraient la grève. Au moment où les groupes commençaient à se séparer, un métayer vint offrir deux sacs de pommes de terre aux grévistes et s'engagea à donner satisfaction à leurs revendications. Le lendemain matin, deux délégations de travailleurs de la ville : l'une des communaux, l'autre de cheminots, vinrent les saluer et les assurer de leur solidarité. Les cheminots accompagnèrent leur geste d'un versement de 3000 francs. Un syndicaliste, à lui seul, fit don de 500 francs. Les cadres syndicaux réunis à Tlemcen décidèrent de constituer un comité de soutien aux fellahs. Ils lancèrent un appel à tous les travailleurs ; l'organisation de la collecte des fonds de solidarité fut immédiatement entreprise.

Après trois jours, à Hennaya seulement, ils étaient un millier qui avaient suspendu tout travail. Les ouvriers de Négrier s'organisaient à leur tour. Prêts à les suivre, il y avait encore ceux de Aïn el-Hout et de Tammamit. La grève gagnait de proche en proche.

## Qui se souvient de la mer ?

Dans la postface de son livre, paru en 1962, Mohammed Dib explique les raisons qui l'ont poussé à inscrire la guerre d'Algérie dans une vision fantastique, mythique et apocalyptique au lieu d'en tenir la chronique réaliste. Cela « n'a pas été un simple divertissement littéraire, mais une expérience profondément vécue, un engagement, un affrontement total. [...] Il n'est possible de rendre ce qui ressemble tantôt au paradis, tantôt à l'enfer, et souvent aux deux à la fois, que par des images, des visions oniriques et apocalyptiques. Ce sont les seuls projecteurs capables de jeter quelque lumière sur de tels abîmes ».

Le narrateur arpente une ville en état de siège - métaphore de l'Algérie en pleine guerre d'indépendance. Des créatures monstrueuses ou mythologiques hantent les boyaux labyrinthiques des rues vivantes, capables de se rétracter, de pivoter, d'exploser, menaçant les habitants contraints de s'enfoncer dans la terre pour subsister. Une taupe souterraine sape la ville, des minotaures foncent dans les rues. L'organisme de la ville se reproduit comme un corps menaçant et les habitants se terrent.

Les nouvelles constructions se multiplient, les travaux se poursuivent même de nuit – et peut-on le dire ?- contre la ville. Et le jour ! Tout ça craque, gronde, hurle, s'étire en hauteur, puis s'effondre subitement pour remonter ensuite. Jamais de cesse. De mémoire d'homme ou de femme, notre population n'a entendu vacarme aussi terrifiant, jamais spectacle plus monstrueux ne lui a été offert. Parfois des explosions en partent qui tordent les bases de la ville ; l'Histoire ne donne pas d'exemple, même approximatif, de ce qui se passe là, sous mes yeux. Les bombardements, les tirs, les stridulations, les huées et les éclairs qui entourent la nouvelle cité, s'il leur arrive par hasard de s'interrompre, ce n'est jamais pour bien longtemps : sous le silence qui nous paraît être revenu, persiste un tumulte vague et uniforme, composé de meuglements, de soupirs, de tintements. Le calme, le repos complets sont à jamais bannis de notre existence.

Captifs de nos propres murs, nous sommes incapables d'imaginer où tout ça aboutira. Ceux des nôtres qui se sont réfugiés au fond des souterrains forés dans les assises mêmes de la ville, lancent chaque nuit, maintenant, des attaques surprises contre les bâtiments et se retirent aussitôt leur coup porté. Mais les autres se dépêchent de tout remettre en ordre, de cacher leurs pertes, s'ils en ont, de sorte qu'au matin la vie reprend, normale et sans changements apparents. Des informations finissent pourtant par filtrer et nous parvenir, des personnes placées là où il faut rapportent ce qu'elles surprennent et ça se répand. [...]

Les autres mettent à profit chaque attaque pour exécuter les prisonniers qu'ils viennent de faire ou ont faits depuis quelque temps. « Non, ce sont surtout des otages », dit-on en ville. Ils les pendent au-dessus de leurs chantiers, au sommet de leurs plus hauts échafaudages, que nous consultons maintenant dès les premières lueurs de l'aube pour savoir de quoi notre journée sera faite. Impossible de se représenter l'état de surexcitation dans lequel nous nous trouvons tous les matins : fureur, exécution, défi, nous ne nous possédons plus. À la fin de la journée, il est rare que nous ne soyons pas totalement épuisés, ces procédés finissant par nous anéantir.

Nous errons, alors, tournons en rond entre les murs qui se nouent, s'entortillent inexplicablement autour de nous, et une horreur que personne ne parvient plus à secouer nous engourdit.

Seuil, 1962, réédition Minos 2007

### ▪ Mohammed Dib et la question de la langue

Pour l'écrivain, qui enseigne le français au début de sa carrière en tant qu'instituteur, le choix de cette langue comme langue d'écriture s'est imposé, un choix vécu sans déchirure identitaire, mais avec la conscience d'une mission universelle et d'une subtile relation avec la langue maternelle.

## L'Arbre à dire

« *L'arbre à dire*, expression trouvée par une enfant pour désigner l'être humain, a trait à la question de l'identité. Le nom, la langue natale, le statut que l'on acquiert dans l'exil, celui de l'étranger ou de l'émigré, l'impossible retour, en sont les thèmes porteurs et récurrents. » (présentation de l'éditeur). Cet essai est paru en 1998.

### Chap. 7 - *Je parle une autre langue : qui suis-je ?*

[...] Que vous dirais-je ? Le français est devenu ma langue adoptive. Mais écrivant ou parlant, je sens *mon* français manœuvré, manipulé d'une façon indéfinissable par la langue maternelle. Est-ce une infirmité ? Pour un écrivain, ça me semble un atout supplémentaire, si tant est qu'il parvienne à faire sonner les deux idiomes en *sympathie*. Bien plutôt me visite parfois la crainte que, à la suite de quelque accident d'une espèce inconnue, la langue française n'en arrive à me trahir, à se taire en moi. Son silence pourrait alors devenir mon silence, parce qu'elle a fait sa demeure en moi avant que je ne le sache, avant que je ne sache rien d'elle. Depuis, elle n'a cessé de me parler, voix venue de loin pour me dire.

Albin Michel, 1998

« Je me suis découvert et fait avec cette langue. Non pas de manière inconsciente et indirecte, comme ce qui se fait tout seul. C'est une marche, une longue marche. Quand on entre dans une autre langue, les pesanteurs, les habitudes de pensée qu'elle véhicule vous semblent totalement neuves. Ce que les autres entendent comme des lieux communs sont pour vous des paroles de vérité, qui vous révèlent à vous-même. [...] La traversée d'une langue est une recherche de soi. Je suis toujours en marche vers cet horizon. Chaque livre est un pas de plus. »

Déclaration au journal *La Vie*

*« C'est l'écrivain de la précision dans les termes, de la retenue et de la réflexion. L'air qu'il fait entendre sur son clavecin est une musique intérieure qui parle au cœur. Écrivant en français, sans complexe et assumant sa double culture, l'auteur ne se livre pas purement et simplement au lecteur. Sa création littéraire demande souvent plusieurs lectures pour pénétrer jusqu'au sens. »*

Jean Dejeux

# Kateb Yacine

1929-1989

Né le 2 août 1929 à Constantine, Kateb Yacine est issu d'une famille berbère lettrée de l'Est algérien. En 1934, il entre à l'école coranique, puis à l'école française en Kabylie avant d'être interne à Sétif. Lorsqu'il a quinze ans, il participe dans cette ville aux manifestations du 8 mai 1945, au cours desquelles des milliers d'Algériens sont tués. Il est arrêté et détenu deux mois. Cette expérience, fondamentale dans le devenir de Kateb Yacine, et qui nourrira plus tard des oeuvres comme *Le cadavre encerclé*, scelle ses convictions en faveur de la cause nationale. Il est exclu du lycée, fait un séjour à Bône (Annaba), où il rencontre sa cousine Nedjma dont il tombe éperdument amoureux et avec laquelle il vit quelques mois. En 1956 paraîtra *Nedjma*, oeuvre d'une écriture révolutionnaire, où femme et Algérie font l'objet d'une quête complexe et fougueuse. Le premier séjour de Kateb Yacine à Paris date de 1947, année où il adhère au Parti communiste algérien. Il y fait une conférence sur l'Émir Abdelkader. Après une expérience de journalisme à *Alger républicain*, il devient docker à Alger, puis s'installe à Paris jusqu'en 1959, avant de vivre dans d'autres pays européens, contraint à l'exil en raison de ses prises de positions politiques. En 1962, Kateb Yacine est de retour en Algérie. Il continue d'écrire romans, articles et pièces de théâtre. À partir de 1970, il travaille à des oeuvres théâtrales populaires, écrites en arabe dialectal, qui lui valent des critiques en raison de ses positions sur la religion, la condition des femmes ou la culture berbère. Il meurt à Grenoble le 28 octobre 1989.

## ▪ Kateb Yacine et la question algérienne

Publié en 1946 à Bône, *Soliloques* est le premier recueil de poésies de l'écrivain. Celui-ci expliquera en 1988, dans l'introduction d'une nouvelle édition, les circonstances qui l'ont amené à l'écriture, fondatrices également de son engagement en faveur de l'Algérie indépendante: à la suite des événements sanglants du 8 mai 1945 à Sétif, il est arrêté et emprisonné. Sa mère le croira mort et en perdra la raison.

## Soliloques

(préface)

Ces poèmes ont été écrits lorsque j'avais quinze ans, avant et après la manifestation du 8 mai 1945. J'étais interne au collège de Sétif. Ce jour-là, c'était la fête, la victoire contre le nazisme. On a entendu sonner les cloches, et les internes ont été autorisés à sortir. Il était à peu près dix heures du matin. Tout à coup j'ai vu arriver au centre de la ville un immense cortège. C'était mardi, jour de marché, il y avait beaucoup de monde, et même des paysans qui défilaient avec leurs vaches... À la tête du cortège, il y avait des scouts et des camarades du collège qui m'ont fait signe, et je les ai rejoints, sans savoir ce que je faisais. Immédiatement, ce fut la fusillade,

suiwie d'une cohue extraordinaire, la foule refluant et cherchant le salut dans la fuite. Une petite fille fut écrasée dans la panique. Ne sachant où aller, je suis entré chez un libraire. Je l'ai trouvé gisant dans une mare de sang. Un ami de mon père qui passait par là me fit entrer dans un hôtel plein d'officiers qui déversaient des flots de propos racistes. Il y avait là mon professeur de dessin, une vieille demoiselle assez gentille, mais comme je chahutais dans sa classe, ayant parlé une fois de faire la révolution comme les Français en 1789, elle me cria : « Eh bien, Kateb, la voilà votre révolution alors, vous êtes content ? ».

J'ai filé sans répondre. Il y avait partout des soldats en position de tir. Plus question de retourner au collège. Mon père étant gravement malade, j'ai décidé de le rejoindre dans le village de Bougaâ, à 45 km de Sétif..

Les gens arrivaient de partout ; les rumeurs les plus folles couraient, certains disaient que les Turcs avaient débarqué à Bougie, d'autres qu'on avait pris Alger. Jamais je n'avait vu tant de monde... À l'arrivée du car se trouvaient mes amis de l'école française, « ça y est, leur ai-je dit, le peuple s'est soulevé ! »

Je ne savais même plus à qui je parlais. Dans la nuit, on a entendu des coups de feu. La folle du village a été tuée près de l'église, et dès le lendemain on a vu arriver les tirailleurs sénégalais. Le 13 mai, au matin, j'ai été arrêté par des inspecteurs qui m'ont conduit à la prison de la gendarmerie. Et là, j'ai commencé à comprendre les gens qui étaient avec moi, les gens du peuple. Autour de la prison, on entendait les coups de feu, les exécutions sommaires avaient lieu en plein jour. Devant la mort, on se comprend, on se parle plus et mieux.

Quelques jours après, nous avons été transférés à la prison de Sétif, puis au camp de concentration, un immense terrain vague entouré de barbelés, où je suis resté plusieurs mois. À ma libération, j'ai traversé une période d'abattement. J'étais exclu du collège, mon père agonisait, et ma mère perdait la raison. Je restais enfermé dans ma chambre, les fenêtres closes, plongé dans Baudelaire. Puis mon père m'a persuadé, pour changer d'air, d'aller à Annaba, où nous avions des parents. Là, ce fut le deuxième choc, l'amour. J'ai rencontré Nedjma. J'ai vécu près de huit mois avec elle. C'était le bonheur absolu. Mais, en même temps, j'étais fasciné par les militants, les gens que j'avais connus en prison, et que je retrouvais, immanquablement. Il y a eu en moi un déchirement entre Nedjma et mes camarades. Et puis, elle était déjà mariée, j'étais trop jeune pour elle, je savais bien qu'il fallait rompre, mais c'était difficile.

En ce temps-là, j'ai commencé à boire. Un matin, après une nuit blanche, j'ai fait l'ouverture d'un bar. Un colosse blond, coiffé d'un chapeau, m'a rejoint au comptoir. Comme nous étions les deux seuls clients, nous avons engagé la conversation. Il m'a demandé ce que je faisais.

Je suis étudiant. Mais je n'ai pas envie de continuer. Je voudrais écrire.

- Ah, ça tombe bien, moi je suis imprimeur. Apporte-moi tes poèmes.

Cet homme extraordinaire, mon premier imprimeur, s'appelait Monsieur Carlván. Il était en faillite, après avoir dirigé l'imprimerie du « Réveil bônois », journal du soir à Annaba. Comme il lui restait un stock de papier, il a décidé de finir en beauté, en publiant un jeune poète inconnu. C'est ainsi qu'il a imprimé « Soliloques » en mille exemplaires qu'il m'a remis, sans rien me demander en échange.

Ces poèmes de jeunesse datent de plus d'un demi-siècle. On y trouve deux thèmes majeurs : l'amour et la révolution, dans une première ébauche de l'œuvre qui allait suivre.

En un mot, « Soliloques », ce n'est pas encore « Nedjma », mais c'est son acte de naissance.

## Mon cher compatriote, Albert...

Le 16 octobre 1957, Albert Camus se voit attribuer le prix Nobel de littérature. Interrogé par un étudiant originaire d'Algérie sur le caractère juste de la lutte pour l'indépendance menée par le FLN, l'écrivain répond : « J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice. » Le 22 janvier 1956, l'écrivain avait lancé, en vain, un appel à la trêve civile. Au lendemain de la remise du prix Nobel, Kateb Yacine, farouche défenseur de la lutte pour l'indépendance, adresse une missive à Albert Camus.

### *Mon cher compatriote, Albert*

*Exilés du même royaume nous voici comme deux frères ennemis, drapés dans l'orgueil de la possession renonçante, ayant superbement rejeté l'héritage pour n'avoir pas à le partager. Mais voici que ce bel héritage devient le lieu hanté où sont assassinées jusqu'aux ombres de la Famille ou de la Tribu, selon les deux tranchants de notre Verbe pourtant unique. On crie dans les ruines de Tipasa et du Nadhor. Irons-nous ensemble apaiser le spectre de la discorde, ou bien est-il trop tard ? Verrons-nous à Tipasa et au Nadhor\* les fossoyeurs de l'ONU déguisés en Juges, puis en Commissaires-priseurs ? Je n'attends pas de réponse précise et ne désire surtout pas que la publicité fasse de notre hypothétique co-existence des échos attendus dans les quotidiens. S'il devait un jour se réunir en Conseil de Famille, ce serait certainement sans nous. Mais il est (peut-être) urgent de remettre en mouvement les ondes de la Communication, avec l'air de ne pas y toucher qui caractérise les orphelins devant la mère jamais tout à fait morte.*

### *Fraternellement. Kateb Y*

\* Lieux emblématiques de l'Algérie pour chacun des deux écrivains : Tipasa figure dans *Noces* d'A. Camus, et le Nadhor dans *Nedjma* de K. Yacine.

On pourra visionner sur YouTube « *Kateb Yacine parle d'Albert Camus* » : l'écrivain algérien analyse la position littéraire et politique de l'auteur français face à la question algérienne, et revient sur les paroles prononcées le jour de l'attribution du prix Nobel.

## ▪ La question des langues

« On ne se sert pas en vain d'une langue et d'une culture universelle pour humilier un peuple dans son âme. Tôt ou tard, le peuple s'empare de cette langue, de cette culture, et il en fait les armes à longue portée de sa libération » écrit Kateb Yacine dans *Les Lettres Nouvelles* en 1956. Le français, appris « dans la gueule du loup », deviendra donc un « butin de guerre » pour subvertir l'aliénation coloniale. À partir de 1970, et après dix ans d'exil en France, Kateb Yacine, revient en Algérie pour y écrire pour le peuple, en arabe dialectal et pour y défendre la langue berbère, refusant d'entrer dans cette seconde aliénation que constituerait l'arabe littéraire.

## Le Polygone étoilé

« Dans une suite de poèmes, de dialogues et de rêveries, Kateb Yacine mêle les thèmes essentiels de sa vie et de l'histoire de l'Algérie : la douleur de la colonisation, le lien maternel, le pouvoir des mots et les charmes de Nedjma, dessinant progressivement la figure du *polygone étoilé* ». (présentation de l'éditeur) Dans les dernières pages de son œuvre, Kateb Yacine, raconte comment son père, pourtant fin lettré en arabe, voulut le convaincre qu'il fallait entrer à l'école française. Et le fils raconte comment il épousa, devant sa mère, le désir de son père

Pourtant, quand j'eus sept ans, dans un autre village (on voyageait beaucoup dans la famille, du fait des mutations de la justice musulmane), mon père prit soudain la décision irrévocable de me fourrer sans plus tarder dans la « gueule du loup », c'est-à-dire à l'école française. Il le faisait le cœur serré :

- Laisse l'arabe pour l'instant. Je ne veux pas que, comme moi, tu sois assis entre deux chaises. Non, par ma volonté, tu ne seras jamais une victime de Medersa\*. En temps normal, j'aurais pu être moi-même ton professeur de lettres, et ta mère aurait fait le reste. Mais où pourrait conduire une pareille éducation ? La langue française domine. Il te faudra la dominer, et laisser en arrière tout ce que nous t'avons inculqué dans ta plus tendre enfance. Mais une fois passé maître dans la langue française, tu pourras sans danger revenir avec nous à ton point de départ.

Tel était à peu près le discours paternel.

Y croyait-il lui-même ?

Ma mère soupirait ; et lorsque je me plongeais dans mes nouvelles études, que je faisais, seul, mes devoirs, je la voyais errer, ainsi qu'une âme en peine. Adieu notre théâtre intime et enfantin, adieu le quotidien complot ourdi contre mon père, pour répliquer, en vers, à ses pointes satiriques.... Et le drame se nouait.

Après de laborieux et peu brillants débuts, je prenais goût rapidement à la langue étrangère, et puis, fort amoureux d'une sémillante institutrice, j'allais jusqu'à rêver de résoudre, pour elle, à son insu, tous les problèmes proposés dans mon volume d'arithmétique !

Ma mère était trop fine pour ne pas s'émouvoir de l'infidélité qui lui fut ainsi faite. Et je la vois encore, toute froissée, m'arrachant à mes livres – tu vas tomber malade ! – puis un soir, d'une voix candide, non sans tristesse, me disant : « Puisque je ne dois plus te distraire de ton autre monde, apprend-moi donc la langue française... » Ainsi se referma le piège des Temps Modernes sur mes frêles racines, et j'enrage à présent de ma stupide fierté, le jour où, un journal français à la main, ma mère s'installa devant ma table de travail, lointaine comme jamais, pâle et silencieuse, comme si la main du cruel écolier lui faisait un devoir, puisqu'il était son fils, de s'imposer pour lui la camisole du silence, et même de le suivre au bout de son effort et de sa solitude – dans la gueule du loup.

Jamais je n'ai cessé, même aux jours de succès près de l'institutrice, de ressentir au fond de moi cette seconde rupture du lien ombilical, cet exil intérieur qui ne rapprochait plus l'écolier de sa mère que pour les arracher, chaque fois un peu plus, au murmure du sang, aux frémissements réprobateurs d'une langue bannie, secrètement, d'un même accord, aussitôt brisé que conclu... Ainsi avais-je perdu tout à la fois ma mère et son langage, les seuls trésors inaliénables – et pourtant aliénés !

\* école coranique

Seuil, 1966

## ▪ Kateb Yacine et M'hamed Issiakhem

Kateb Yacine rencontre le peintre, dessinateur, graphiste et décorateur M'hamed Issiakhem (1928-1985) à Alger en 1951. Les deux hommes se retrouvent à Paris où Issiakhem est à l'École des Beaux-Arts entre 53 et 58. Leur amitié restera indéfectible. Kateb Yacine pouvait faire sienne la phrase de M'hamed Issiakhem : « Un peuple sans artistes est un peuple mort. » L'écrivain a une passion pour le peintre et ses œuvres, le peintre admire et aime l'écrivain dont il illustrera plusieurs œuvres ou spectacles. Le tableau « Femme sur poème » (huile sur toile, 1985) scelle leur amitié et leur art : sur un poème calligraphié de Kateb Yacine, Issiakhem représente une femme algérienne : art, engagement, Algérie emblématique....

## **Issiakhem : Œil de lynx et les Américains :**

### **Trente-cinq années de l'enfer d'un peintre.**

À l'occasion de la réalisation d'une fresque pour l'aéroport d'Alger en 1977, Kateb Yacine rédige un hommage à M'hamed Issiakhem, lequel disait à propos de ses propres peintures, - et l'on pensera à son tableau « Djamilia Bouhired » - : « *Je suis quand même resté fidèle à mes personnages, mes personnages sont algériens, mes personnages n'ont pas déliré, ils ont subi ; mes personnages ont tous été torturés, mes personnages n'ont pas seulement souffert de la guerre, mais de cette riche histoire, une histoire millénaire.* »

1942 - Les troupes anglo-américaines débarquent en Algérie. Dans la ville de Relizane, des écoliers jouent à la guerre. L'un d'eux, M'hamed, ramasse une grenade. Il la ramène à la maison. Il arrive dans la cour où jouent d'autres enfants. M'hamed est intrigué par l'arme toute neuve qu'il a entre les mains. Il l'examine dans tous les sens, comme s'il voulait l'ouvrir. Il se retrouve dans le coma, amputé d'un bras (chirurgie de guerre pour un indigène).

Dans les pires souffrances physiques et morales, à l'hôpital, il apprendra que l'explosion a fait d'autres victimes, toutes de sa famille; deux de ses sœurs et son neveu sont morts. Quand il rentra à la maison, sa propre mère ne put lui pardonner ce jeu d'enfant...

N'importe qui serait marqué pour toute sa vie. Pour M'hamed Issiakhem, un autre enfer consume les plus belles heures de l'enfance, car cet enfant est un artiste- Ses souffrances sont multipliées du seul fait d'être né sensible, avec cet œil de lynx qui déchire toutes les apparences. Son malheur est de voir ce que d'autres ne voient pas, ou ne veulent pas voir. Sa force vient de son malheur, et son malheur vient de sa force.

Grenade contre grenade, toute sa peinture est une explosion, la même qui fait de lui le peintre des martyrs, la même dont il retient les éclats dans son corps ; quand il peint ceux qui sont restés sur la ligne Morice, c'est lui-même électrocuté, qui revient de la mort d'un autre. Il traverse inlassablement, dans son art comme dans sa vie, la même ligne électrifiée. Il passe et repasse le coma de l'enfance, et seulement à ce prix, il rejoint les héros que lui seul a pu peindre. Il sait que c'est à lui de recréer ce monde atroce, d'un seul coup de pouce de sa main valide. Il est sûr de porter en lui, et de ramener à la vie, en quelques traits vengeurs, la jeune fille de l'Aurès prise dans les barbelés de son village de Kabylie. Deux paysages qui n'en font qu'un et toutes ses œuvres sont toujours les grains et les éclats de la même grenade, ce fruit dénaturé de la terre qui brûle, au pays méconnu de tous et de ses propres habitants, ce pays qu'on appelle aujourd'hui ALGERIE et qui fut AMAZIGH, le pays des hommes libres  
...

Je l'ai vu, plus d'une fois, finir une toile en quelques heures, pour la détruire tout à coup, et la refaire encore, comme si son œuvre aussi était une grenade qui n'a jamais fini d'exploser dans ses mains. En détruisant son œuvre, dans un suprême effort de tension créatrice, comme pour briser le piège ultime de la beauté, le peintre viole ses propres formes, car le démon de la recherche le pousse toujours plus loin. Mais toute création commence nécessairement par autodestruction. Pour se faire soi-même, il faut toujours trancher les liens, s'opposer à une société qui tue l'homme dans l'artiste et l'artiste dans l'homme. Le peintre qui se veut réellement créateur ne peut pas adorer l'œuvre créée par lui. Il ressent le besoin de l'éprouver sans cesse. Il court effectivement le risque de la détruire. Et dans cette destruction, il voit en un éclair la gerbe d'œuvres futures qu'il va tirer du feu, de même que le VIETNAM se construit sous les bombes.

On ne connaît encore que quelques-unes de ses œuvres; c'est qu'Issiakhem est généreux. Il offre ce qu'il fait, ou s'en sépare pour survivre. Il habite un enfer où il faut faire feu de tout bois, et c'est lui-même qu'on voit brûler, d'un bout à l'autre de son œuvre. À cette extrême et haute tension, l'art est une catastrophe, un naufrage de l'homme, une vision de l'invisible et un signe arraché à la partie des morts. Mais l'enfer où il vit est la plus belle des fonderies, car c'est là qu'il travaille, avec la rage des fondateurs. Et ce travail se fait par bonds, ou par sursauts imprévisibles ; un travail de volcan à l'intérieur de l'homme, pour qu'il puisse dire : «je me suis fait moi-même, je reviens du néant, et j'ai lutté contre la mort, grenade contre grenade».

Plaquette pour l'exposition de 1977

Retrouvez d'autres extraits de Kateb Yacine dans l'accompagnement littéraire de l'exposition.

« *Kateb Yacine et son œuvre étonnent. Au sens premier du verbe étonner, lié à son substantif tonnerre. Par ses sonorités sensuelles et troublantes, par ses enroulements et diffractions de sens... »*

*Benamar Mediène*

## *Assia Djebar*

Fatima-Zohra Imalayène est née à Cherchell en Algérie en 1936. Sa scolarité passe par l'école coranique et l'école primaire à Mouzaïa, des études secondaires à Blida, Alger puis l'Ecole Normale Supérieure de Sèvres dès 1956. L'auteur de *La Soif* se fait connaître en 1957 sous le pseudonyme d'Assia Djebar alors même qu'elle est en grève comme de nombreux étudiants algériens dès 1956 à Paris. En 1958, Assia Djebar publie son second roman, *Les impatients* puis part pour la Tunisie rejoindre son mari entré dans la clandestinité. C'est à Tunis qu'Assia Djebar rédige pour *El Moudjahid*, l'organe de presse du FLN, auprès des réfugiés algériens à la frontière, les enquêtes dont elle s'inspirera pour la toile de fond de son quatrième roman *Les Alouettes naïves*. De retour en Algérie en 1962, elle reprend son activité littéraire et elle entreprend de multiples activités qui se partagent entre Paris et Alger : enseignements à l'Université d'Alger, collaborations avec la presse, la radio, et la télévision. Elle sera impliquée dans les choix télévisuels liés à la représentation de la Culture algérienne au sein de l'émission *Mosaïque*, à travers ses activités au sein du Conseil d'administration du Centre Culturel Algérien. Elle passe à la réalisation en 1977 avec le long-métrage *La Nouba des femmes du Mont Chenoua* (prix de la Critique à la Biennale de Venise en 1979). Son second film est un documentaire, *La Zerda ou les chants de l'oubli*, (1982) et porte sur la vision du Maghreb qu'ont les cinéastes et photographes occidentaux. Entre ces

deux longs-métrages, elle publie *Femmes d'Alger dans leur appartement*. En 1985, son roman *L'Amour, la fantasia* lui vaut d'être la lauréate du prix de l'Amitié franco-arabe. Il est considéré comme l'ouverture d'une fresque que continue *Ombre sultane*, sixième roman publié en 1987 et *Loin de Médine*. Elle poursuit dès lors son activité littéraire, et en 2005, elle est nommée à l'Académie française, une première pour une femme algérienne.

Biographie de Naïma Yahia, Association « Génériques ».

## ▪ Assia Djebar et la question algérienne

L'engagement d'Assia Djebar parcourt toute son œuvre : romans, récits, essais, témoignages, films... Dénonçant la période de la colonisation et les exactions de l'État français pendant la guerre d'indépendance, l'auteure rend hommage aux combattants, aux combattantes, aux écrivains qui soutinrent la lutte.

### Les Alouettes naïves

À Tunis, tout en préparant son diplôme d'histoire à l'université, Assia Djebar rédige pour *El Moudjahid* auprès des réfugiés algériens à la frontière, les enquêtes dont elle s'inspirera pour la toile de fond de son quatrième roman *Les Alouettes naïves*, paru en 1967.

La scène se passe en Algérie pendant la guerre d'indépendance. Depuis le départ du propriétaire de la ferme pour le maquis, seuls sont restés le métayer, sa femme et Yahia, son fils âgé d'une dizaine d'années. De l'autre côté de l'oued, cantonnent les soldats français. Yahia s'est caché en voyant arriver une escouade.

Yahia, blotti sous la cascade depuis l'arrivée des militaires, n'entend rien sinon le bruit de l'eau par giclements sourds au-dessus de lui. Éclaboussé, il grelotte de froid, serre les dents, ferme à demi les yeux. Les camions de l'armée, arrivés en trombe, bourdonnent sans arrêt ; il les voit frémir, monstres noirs rangés en demi-cercle, près de la berge, face à toutes les ouvertures de la ferme. Yahia grelotte toujours. Des ombres au loin, un homme qu'on fait sortir, qu'on bouscule devant les camions sous les phares. Yahia le voit tituber au milieu du groupe, et l'enfant dont les dents claquent, dont le corps n'est plus qu'un seul tremblement rythmé au claquement des dents, gémit en silence – l'angoisse d'où lui vient-elle, du délire, du froid ou de ce cri intérieur ?

- Père !

Après de longues minutes, Yahia songe à bouger. Depuis qu'il répète dans un effroi de tout l'être – il tremble toujours à la scansion du seul mot qui bat à ses tempes, bourdonne dans sa tête comme bourdonnent devant lui les quatre camions : « Père » « Père !... »- le temps n'existe plus. Quand Yahia soudain désire se dresser, courir sur les coteaux – par derrière, la ferme donne sur des champs où, ce matin encore, sous le soleil d'octobre, brillaient des fleurs d'or. Il s'y est roulé. Courir à travers l'herbe...

Alors apparaissent les chiens. On les descend d'un des camions et Yahia les regarde sans comprendre. Leurs poils gris deviennent argentés quand un rayon de lune les éclaire. Un homme tend un vêtement, Yahia devine : on recherche les deux partisans qu'il a guidés lui-même, deux nuits auparavant, à la source de l'oued, derrière la montagne. Les chiens semblent venir dans sa direction. Il aperçoit la laisse, il entend leur halètement précipité.

Des minutes s'écoulent. Sous la cascade, Yahia ne fait pas le moindre geste, déjà les bêtes en cercle, autour de l'eau, grondent de fureur impatiente. On le tire. On le soulève. Rires de soldats :

- Dix ans !

- Non, douze !

- Le Petit Poucet !...

Les quolibets fusent tandis qu'on le jette à terre. Il tremble toujours.

D'un coup, les camions ont démarré. Dans la poussière, Yahia n'a pas bougé ; le noir envahit en houle brusque sa pauvre tête : un coup de crosse.

Une heure après, il se soulève à demi et, éberlué, il regarde sans comprendre la ferme qui brûle, spectacle écarlate sous la lune.

Actes Sud, 1999

## Le Blanc de l'Algérie

Convoquer les morts, ces « chers disparus », et restituer leurs derniers instants, l'horreur de leur mort, la douleur de leurs proches, comme un cérémonial dans un pays en proie à la guerre, où l'écrivain est offert en victime expiatoire, tel est le propos de ce récit qui répond autant à une exigence de mémoire immédiate qu'à un désir de lire autrement l'histoire de l'Algérie. Qu'il s'agisse d'écrivains célèbres – Albert Camus, Jean Amrouche, Frantz Fanon, Jean Sénac, Mouloud Mammeri, Kateb Yacine, Tahar Djaout- ou moins connus, *Le Blanc de l'Algérie*, paru en 1995, recrée, à travers leur mort, certains épisodes de la guerre d'Indépendance passés sous silence. (Présentation de l'éditeur)

Chap « *Le spectre de l'indépendance...* »

[...] Le 23 février à l'aube, les paras débarquent dans un appartement de la rue Claude Debussy, en ville européenne, et arrêtent Larbi Ben M'Hidi<sup>1</sup> en pyjama. Ils croyaient être sur la piste de Ben Khedda<sup>2</sup>, autre dirigeant du C.E.E. (Comité de coordination et d'exécution). La prise est encore plus importante.

Contrairement à ses collègues de ce Comité qui venaient de quitter la capitale pour rejoindre les plus proches maquis et, de là, se réfugier à l'étranger, Ben M'Hidi – l'un des neuf chefs historiques, qui supervise, dans la capitale, les groupes armés-, Ben M'Hidi, lui, ne veut pas quitter la ville. Il a seulement cru bon de renoncer à ses caches habituelles, trop près de la casbah si exposée aux contrôles jour et nuit.

Yacéf Saadi<sup>3</sup> racontera qu'à l'une des dernières rencontres avec ce leader, celui-ci avait murmuré, avec sa douceur si particulière qui séduisait tant :

- Je voudrais mourir en combattant !... Avant la fin.

La photographie de son arrestation, sur tous les journaux algérois du lendemain, le montre les mains enchaînées, et un sourire – non pas de bravade, plutôt de certitude intérieure- éclairant son visage aux traits fins d'homme de trente-quatre ans. « En combattant », avait-il prédit pour lui-même : il restera d'abord dix jours livré aux interrogatoires de Bigeard et ses hommes.

*Vingt-huit ans plus tard, le 1<sup>er</sup> novembre 1984, au cours d'une interview accordée exceptionnellement au journal algérien Algérie-Actualité, Bigeard déclarera qu'il avait été « contraint, sur ordre de Paris, de livrer vivant aux services spéciaux Larbi Ben M'Hidi ».*

En effet, pendant dix jours, Ben M'Hidi résista au harcèlement de l'interrogatoire, affirmant à Bigeard sa certitude d'une victoire finale algérienne. Le colonel français est impressionné par la dignité de l'homme : vaincu mais nullement brisé.

Le dixième jour donc, le 4 mars 1957, Bigeard dut accepter que « pour des raisons administratives, Ben M'Hidi soit transféré dans une autre prison ». Les services de la Section spéciale de Massu prirent le relais. Que se passa-t-il exactement au cours de cette journée du 5 mars et de la nuit suivante ?

Le 6 mars, les services de presse de Lacoste annoncent que Ben M'Hidi « s'était suicidé en se pendant dans sa cellule avec des bandes d'étoffe déchirées de sa chemise ». Massu, plus tard, assurera que Ben M'Hidi, après une journée de tortures éprouvantes, « avait voulu se pendre avec un fil électrique cette nuit même, mais respirait encore en arrivant à l'hôpital Maillot »... Deux médecins de cet hôpital déclarèrent avoir reçu le prisonnier mort, mais sans traces visibles de blessures.

Autant de versions contradictoires qui rendent tout à fait suspecte la thèse du suicide. Bigeard, bouleversé devant le cadavre du supplicié, lui fera rendre, dit-on, les honneurs et, toujours au journal algérien plus tard, il affirmera : « Il faut le dire, ce sont les services spéciaux qui ont fait cela ! »

Ce ne fut pas une bavure. « Sur ordre de Paris », reconnaîtra plus tard Bigeard qui veut garder son honneur sauf.

La torture, dès lors, est institutionnalisée dans la machine militaire française. Pour cette année 57 seulement, la liste des victimes s'allonge : la disparition de Maurice Audin, un universitaire marxiste de la faculté d'Alger, le « suicide » d'Ali Boumendjel, jeune avocat algérien, défenestré pendant son interrogatoire, tant d'autres moins connus.

Dès la fin de mars 57, le général de Bollardièrre, compagnon de la Libération, proteste publiquement dans *L'Express*, et souligne « le terrible danger, dit-il, qu'il y aurait pour nous de perdre de vue, sous le fallacieux prétexte de nécessités urgentes, les valeurs morales qui, à elles seules jusqu'ici, avaient fait la grandeur de notre civilisation et de notre armée ». Le général est condamné à soixante jours de forteresse.

Puis le secrétaire général de la préfecture d'Alger, Paul Teitgen, héros de la Résistance, ancien déporté de Dachau où il fut plusieurs fois torturé, envoie au gouverneur Lacoste sa démission : il ne peut cautionner de telles pratiques et il refusera de faire torturer le communiste Yveton, arrêté au moment où il posait une bombe. Yveton, condamné à mort, sera ensuite exécuté à Barberousse<sup>4</sup>.

C'est en 57 également qu'Henri Alleg sera « interrogé ». Son livre *La Question*, publié en 58, qui relate avec précision ses longues épreuves, en même temps que les écrits et témoignages de Servan-Schreiber, de Pierre-Henri Simon, de plusieurs autres, contribuera à mettre le problème de la torture au centre des débats publics français :

*Par ailleurs, les mêmes mises en scène réencerclent le décor : au cours de la répression de la « bataille d'Alger », les familles virent, pour la première fois, auprès des agents de sécurité, survenant en pleine nuit, des personnages à la tête masquée d'un sac de corde troué au niveau des yeux, ou quelquefois la face enveloppée d'une cagoule de laine noire, et toujours, et chaque fois le doigt du délateur tendu : le torturé qui a flanché ou le suspect qui préfère d'emblée « donner » même son propre frère dissimulant de noir son visage, son identité !*

*Théâtre funèbre qui, dans un lancinant rappel, s'inscrit à nouveau au cours des nuits de la peur...*

<sup>1</sup> combattant et responsable du FLN.

<sup>2</sup> militant du MTLD (mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques), puis du FLN, deuxième président du GPRA (gouvernement provisoire de la République algérienne) pendant la guerre d'indépendance.

<sup>3</sup> combattant du FLN, chef de la zone d'Alger lors de la bataille d'Alger (1957)

<sup>4</sup> prison d'Alger

## Chap : « *Procession 1* »

[...] En avril 1962, meurt le poète berbère Jean Amrouche. Né au début du siècle à Ighil-Ali (Grande Kabylie), il s'éteint à Paris, entre les bras de sa sœur<sup>1</sup>.

Tous les siens, sa femme française, ses jeunes enfants font cercle autour de sa couche, mais c'est sa sœur qui le porte au moment ultime de son agonie – à peine perçoit-il le jour, entre ses cils tremblants, mais il entend. Taos le sait, il les entend : alors Taos chante, de sa voix ample. Elle chante en berbère.

La vieille mère de Jean, âgée de quatre-vingts ans, s'affaiblit – elle vit en Bretagne. Elle n'a pas été prévenue de l'état de son fils préféré.

Taos est là, présente pour la tribu là-bas où ni Jean ni sa mère ne retourneront.

La vie au village, là-bas : tandis que Taos déclame le chant de la joie, Jean regarde, entre ses cils ; il voit s'approcher le tableau d'un permanent printemps, celui de son enfance, de ses incessants retours, de ses rêves haletants, les plus récents – cette dernière année, il n'a eu de cesse de faire le messager entre de Gaulle qu'il admire, devant lequel il se présente en délégué des siens, et là-bas, « les chefs », qu'il rencontre en Suisse ou, dernièrement, au Maroc : le paisible Ferhat Abbas<sup>2</sup> le pharmacien, et l'autre, le guerrier – paysan, issu des mêmes montagnes, et qui dévisage Jean le Kabyle chrétien de son regard matois – Belkacem Krim<sup>3</sup> le prestigieux.

Devant ces hommes de son sang, de sa première langue, Jean devient le héraut de l'autre, du vieux héros français (soudain, l'ancienne querelle approche ses ailes fanées : son père qui résistait, à Ighil-Ali, quand le grand-père disait, à propos de Jean et de ses autres frères : « Il a cinq ans, le môme ! Demain, je le fais circoncrire ! » et le père d'ordinaire si docile, se raidissait, trouvait la force de s'opposer : « Mes fils sont chrétiens, comme moi ! » - Oui, une telle scène, à Ighil-Ali, en 1910, ou peu avant ! Après cela, l'émigration en Tunisie. La querelle familiale ne semble pas effacée.)

À présent Krim Belkacem scrute Jean, se tourne vers Abbas, puis se décide à confirmer le message pour le chef français : deux fois, trois fois en quelques mois, Jean Amrouche, poète, éditeur et homme de lettres, devient le messager ! (Il s'était pris à rêver ; ses amis de même : demain, dans l'Algérie indépendante, il serait chargé de la Culture ; un Malraux algérien, en quelque sorte !)

16 avril 1962 : c'est le dernier jour de Jean el Mouhoub, poète, ayant puisé aux sources vives des chants berbères de sa vieille mère. « La voix blanche de ma mère », écrivait-il magnifiquement.

Fadhma Aït Mansour attend en Bretagne ; elle s'était mise auparavant à écrire, elle aussi : à soixante ans passés, en français. Elle dédia son histoire à Jean, car elle croyait partir avant lui.

Ce matin, c'est Taos, qui chante la tribu, tous les chantres de Ighil-Ali, toutes les épines de l'émigration, toutes les douleurs et les transes de la guerre qui va se terminer. Jean devenu le lien entre « eux » là-bas et de Gaulle ; Jean est le rameau d'olivier annonçant la première brise. Jean respire entre les bras de sa sœur.

Taos, la guerrière, se dresse ; elle donne de la voix. La chair de la langue, la carène des mots rudes, ineffaçables, raclant le temps comme une herse sous les chênes, les mots de la langue se déplient pour, dans l'acmé de leur vol, emporter le poète qui ne distingue plus les rayons du matin parisien. Qui entend, ultime seconde, les bruits, les voix et la rumeur du village kabyle sous la neige, où il est né il y a cinquante-cinq ans.

Albin Michel, 1995

<sup>1</sup> Taos Amrouche, née en 1913, écrivain et interprète de chants traditionnels amazigh transmis par sa mère et que son frère traduira en français.

<sup>2</sup> membre du FLN, premier président du GPRA (gouvernement provisoire de la République algérienne)

<sup>3</sup> chef historique du FLN, surnommé « le lion du Djebel »

## ▪ Femmes d'Algérie

Dans l'œuvre d'Assia Djebar, les femmes sont omni présentes : : jeunes ou vieilles, paysannes ou citadines, analphabètes ou lettrées, gardiennes de la culture soumises ou rebelles, voilées ou non, marquées dans leur chair par les interdits et les désirs tus, des désirs et des paroles auxquels Assia Djebar redonne voix. Dans son pays, écrit-elle dans *Ces voix qui m'assiègent*, « presque toutes les femmes, jeunes et vieilles, furent parquées – resserrées, cantonnées, mises ensemble dans des lieux clos

(jardins ou mesures ou patios), pour que leurs chants, leurs pleurs, leurs hymnes en gerbes ne parviennent jamais à d'éventuels spectateurs »

## **Femmes d'Alger dans leur appartement**

### **Regard interdit, son coupé**

Postface au recueil (1979)

Dans la postface au recueil, parue en 1979, Assia Djebar analyse le regard de deux peintres sur trois femmes algériennes dans leur appartement : au regard orientaliste d'Eugène Delacroix sur la claustration où rôdent les fantasmes occidentaux (*Femmes d'Alger dans leur appartement*), elle oppose la vision lumineuse et libératoire de Pablo Picasso (*Femmes d'Alger*).

Alors que débutait à peine la guerre de libération en Algérie, Picasso va vivre, de décembre 1954 à février 1955, quotidiennement dans le monde des *Femmes d'Alger* de Delacroix. Il s'y confronte et bâtit autour des trois femmes, et avec elles, un univers complètement transformé : quinze toiles et deux lithographies portant le même titre.

Il m'émeut de penser que l'Espagnol génial préside ainsi à un changement des temps.

À l'entrée de notre « nuit coloniale », le peintre français nous livrait sa vision qui, remarquait Baudelaire admirateur, « exhale je ne sais quel haut parfum de mauvais lieu qui nous guide assez vite vers les limbes insondés de la tristesse ». Ce parfum de mauvais lieu venait de bien loin et il sera encore davantage concentré.

Picasso renverse la malédiction, fait éclater le malheur, inscrit en lignes hardies un bonheur totalement nouveau. Prescience qui devrait, dans notre quotidien, nous guider.

« Picasso a toujours aimé libérer les belles du harem » remarque Pierre Daix. Libération glorieuse de l'espace, réveil des corps dans la danse, la dépense, le mouvement gratuit. Mais aussi préservation d'une des femmes restée hermétique, olympienne, soudain immense. Comme une morale proposée, ici, d'un rapport à retrouver entre sérénité ancienne et parée (la dame, figée auparavant dans sa tristesse maussade, est dorénavant immobile, mais comme un roc de puissance intérieure) et l'éclatement improvisé dans un espace ouvert.

Car il n'y a plus de harem, la porte en est grande ouverte et la lumière y entre ruisselante ; il n'y a même plus de servante espionne, simplement une autre femme, espiègle et dansante. Enfin les héroïnes – à l'exception de la reine dont les seins éclatent néanmoins- y sont totalement nues, comme si Picasso retrouvait la vérité du langage usuel qui, en arabe, désigne les « dévoilées » comme des « dénudées ». Comme s'il faisait aussi de cette dénudation non pas seulement le signe d'une « émancipation », mais plutôt celui d'une renaissance de ces femmes à leur corps.

Albin Michel, 2002

### ▪ **La question des langues**

Assia Djebar se situe, dit-elle, dans « l'entre-langues ». De la coexistence de ces trois langues que sont l'arabe algérien familial, le français langue coloniale - et langue d'écriture de l'auteure-, et le berbère ancestral parlé par la grand-mère maternelle, naît un questionnement identitaire, politique, artistique et personnel riche et complexe.

Le « butin de guerre » dont parle Kateb Yacine est pour Assia Djebar un butin d'émancipation, en particulier féminine : « Du français comme butin, c'est-à-dire en emportant avec soi tout le champ (et le chant) de la guerre intérieure, à chaque instant de l'échappée hors harem. Butin arraché sur le voisin

proche, sur le frère ou le cousin germain, pour une parole ancrée dans la mémoire de l'ombre populeuse. » Dans le français écrit revendiqué se glisse l'oralité arabe et berbère, la parole des femmes dont la culture ne doit pas mourir. Même si parfois le surgissement de ces voix peut être assimilé à une « attaque » : « la langue française, corps et voix, s'installe en moi comme un orgueilleux président, tandis que la langue maternelle, toute en oralité, en hardes dépenaillées, résiste et attaque, entre deux essoufflements. » (L'amour, la fantasia). Mais la langue arabe est aussi appelée « langue du désir », réservée aux émotions et sentiments intimes, en particulier amoureux, tandis que le français est langue d'« irréductibilité ».

« Mon rapport avec la langue française est aujourd'hui plus clair. Si j'écris en français, c'est parce que je l'ai choisi et non parce que je suis une colonisée. » déclare Assia Djebar au journal Jeune Afrique en 1984.

## Ces voix qui m'assiègent

### ... en marge de ma francophonie

« Ces voix qui m'assiègent témoignent du parcours d'une femme en écriture, pour qui l'identité n'est pas seulement d'hérédité mais de langue. Mosaique autant que polyphonie, on y sent, par ce devoir impérieux de transmission, ce qui se joue dans l'acte d'écrire de grave et de léger, de sensuel et de tragique, de l'histoire collective et de l'histoire individuelle, du rapport obscur entre le « devoir dire » et le « ne jamais pouvoir dire ». (présentation de l'éditeur)

Écrire se fait aujourd'hui, pour moi, dans une langue, au départ, non choisie, dans un écrit français qui a éloigné de ce fait l'écrit arabe de la langue maternelle ; cela aboutit, pour moi, non pas à ma voix déposée sur papier, plutôt à une lutte intérieure avec son silence porteur de contradictions et qui s'inscrit peu à peu ou d'emblée dans l'épaisseur d'une langue, la plus légère, la plus vive ou n'importe laquelle ! Simplement mise à disposition ; dans mon cas, le français. [...]

Les multiples voix qui m'assiègent – celles de mes personnages dans mes textes de fiction –, je les entends, pour la plupart, en arabe, un arabe dialectal, ou même un berbère que je comprends mal, mais dont la respiration rauque et le souffle m'habitent d'une façon immémoriale.

Peut-être même, pendant longtemps, me suis-je sentie portée le plus souvent par des voix non françaises-elles qui me hantent et qui se trouvaient être souvent voix ennemies du français, puisque celui-ci fut si longtemps langue de l'occupant- pour les ramener, elles, justement en les inscrivant et je devais, obscurément contrainte, en trouver l'équivalence, sans les déformer, mais sans hâtivement les traduire.

Oui, ramener les voix non francophones – les gutturales, les ensauvagées, les insoumises – jusqu'à un texte français qui devient enfin mien. Ces voix qui ont transporté en moi leur turbulence, leurs remous, davantage dans le rythme de mon écrit, dans le style de narration que je ne choisis pas vraiment, dans la non-visualisation qui serait ma tentation, dans le cadrage des corps, dans...

Oui, faire réaffleurer les cultures traditionnelles, mises au ban, maltraitées, longtemps méprisées, les inscrire, elles, dans un texte nouveau, dans une graphie qui devient « mon » français.

Albin Michel, 1999

« *Écrivain-femme porte-parole des femmes séquestrées, écrivain-témoin d'une époque historique, écrivain stimulant la mémoire des aïeules et secouant les archives, écrivain parcourant son corps et surprenant le couple...* »

Beïda Chikhi

Recueil réalisé par Martine Paulin, agrégée de lettres modernes, pour le département Education de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration.